Paradigme de la perversion et perversion idéologique

Florent Poupart

Dans Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe 2025/2 N° 85, pages 153 à 164
Éditions érès

ISSN 0297-1194
DOI 10.3917/rppg.085.0153

Article disponible en ligne à l'adresse
https://shs.cairn.info/revue-revue-de-psychotherapie-psychanalytique-de-groupe-2025-2-page-153?lang=fr

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Scannez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.

Distribution électronique Cairn.info pour érès.
Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur cairn.info/copyright.
Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

PARADIGME DE LA PERVERSION ET PERVERSION IDÉOLOGIQUE

FLORENT POUPART

« […] le verbe, qui est fait pour chanter et séduire, rencontre rarement la pensée[1] *»*

On ne peut que déplorer que la référence à la perversion soit souvent réduite, dans le langage courant, à sa portée péjorative. En psychanalyse, elle constitue un paradigme hautement heuristique, qui rend compte aussi bien d'organisations psychiques individuelles que de formations collectives. Après avoir rappelé et précisé les contours de ce paradigme de la perversion, et ses effets sur la pensée, nous envisagerons les rapports qu'entretiennent les idéologies avec la position perverse. Cela nous amènera à soutenir l'hypothèse d'une perversion idéologique, que nous illustrerons par quelques exemples issus de la vie intellectuelle française de la seconde moitié du XXe siècle.

Le paradigme de la perversion et ses avatars

On peut schématiquement situer chez S. Freud deux temps de sa conceptualisation de la perversion, qui coïncident avec les deux grands moments de sa métapsychologie. Avec l'enfant pervers polymorphe de 1905, la perversion est appréhendée au regard de la névrose, qui en est le *négatif* : le névrosé se refuse le désir même que le pervers satisfait sans culpabilité, ni honte, ni dégoût, autant de marques du refoulement qui s'oppose, chez le névrosé, à la réalisation directe du désir. Entre perversion et névrose, le rapport au désir se trouve donc inversé : le pervers sexuel peut jouir sans rétorsion anxieuse, puisqu'il méconnaît la menace de castration, là où le névrosé, au contraire, doit faire

---

Florent Poupart, psychologue clinicien, praticien rattaché à l'Institut psychanalytique de Paris, professeur de Psychologie clinique et psychopathologie, Laboratoire Cliniques psychopathologique et interculturelle (EA 4591), université Toulouse - Jean Jaurès ; lo_pou@hotmail.com

1. G. Bachelard, *La psychanalyse du feu* (1949), Paris, Gallimard, 1976, p. 9.

eres | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite Toulouse 2 Jean–Jaures (IP: 176.133.114.204)

preuve d'une variété d'aménagements défensifs pour tenir à distance la satisfaction qu'il tient en horreur, quitte à s'en rendre malade. Une vingtaine d'années plus tard, fort du remaniement théorique élaboré au tournant des années 1920, Freud consacre un article au fétichisme, à propos duquel il décrit une modalité originale de rejet de la réalité, qui diffère à la fois de la névrose et de la psychose. Le fétichiste ne balaie pas purement et simplement la perception qui lui est insupportable, à savoir l'absence de pénis sur le corps féminin (sans quoi, ajoute Freud en 1938, il hallucinerait un pénis là où il n'y en a pas), mais s'en tient à *désavouer* la signification de cette perception : il refuse d'en déduire que la femme est châtrée. Le corrélat de ce désaveu ou démenti *(Verleugnung)* est que le fétichiste déplace la valeur phallique du pénis manquant sur un substitut : le fétiche (Freud, 1927). L'aménagement pervers est ainsi d'une redoutable efficacité défensive pour se prémunir contre la conflictualité interne et l'angoisse de castration, sans perdre le contact avec la réalité et basculer dans la folie. Mais cela se fait au prix d'une irrévocable déchirure dans le moi *(Ich-Spaltung)*, une partie du moi prenant acte de la réalité traumatique, alors que l'autre la refuse. La compréhension freudienne de la perversion sera reprise et développée par Jacques Lacan, qui souligne que le pervers provoque la Loi pour s'assurer de son existence : dans la structure perverse, le Nom-du-Père est reconnu (contrairement à la psychose) mais non opérant (ce qui la distingue de la névrose). Le fétiche constitue une construction imaginaire permettant de supporter l'horreur de la castration (Lacan, 1956-1957).

Cette configuration s'avère paradigmatique de la perversion au sens large. Nous préférons parler ici de paradigme plutôt que de structure, pour suggérer qu'il s'agit d'une position subjective susceptible d'être dépassée et de partager la scène psychique avec d'autres modalités d'organisation, et souligner qu'elle peut aussi s'incarner dans des formations collectives. Nous proposons de considérer comme pouvant être qualifié de pervers tout ce qui relève du *désaveu de la différence*. La *Verleugnung*, opération paradoxale (percevoir et ignorer à la fois), est susceptible d'opérer sur toutes les grandes oppositions anthropologiques qui structurent la pensée humaine et fondent les institutions symboliques : la triple différence des êtres, des sexes et des générations, la différence entre les espaces (entre le dedans et le dehors, l'intime et le social, le privé et le public), les différences épistémiques (entre le vrai et le faux, le savoir et l'opinion, l'objectivité et la subjectivité), les différences sémiotiques (entre les mots et les choses, entre les mots eux-mêmes, entre le signifié et le signifiant). Une modalité de pensée, une posture relationnelle, une organisation sociale ou un procédé rhétorique peuvent être qualifiés de pervers dès lors qu'ils participent d'une confusion (délibérée ou non) opérant sur l'une de ces oppositions. En désavouant ces paires d'opposés dynamiques qui soutiennent la symbolisation et permettent la pensée (la plus élémentaire et fondamentale

eres | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite Toulouse 2 Jean–Jaures (IP: 176.133.114.204)

d'entre elles étant l'opposition entre le vrai et le faux), la perversion œuvre toujours à rebours des processus de liaison (intrapsychique et interhumaine), au détriment de la production et du partage du sens. Dans le champ des phénomènes institutionnels, le désaveu peut porter sur les différences de statuts, de façon horizontale (entre fonctions professionnelles) ou verticale (entre positions hiérarchiques). Dans le milieu académique, la confusion peut porter sur la distinction chère à Max Weber entre l'arène de la science et celle du politique (Heinich, 2006). Dans la relation clinique, enfin, le déni pervers peut opérer sur la nécessaire asymétrie qui sépare le clinicien et son patient, donnant lieu à un mélange détonant d'horizontalité excitante et de verticalité vertigineuse, sur le modèle de l'inceste (Poupart, 2022a).

La pensée perverse

La conception psychanalytique de la perversion doit beaucoup aux travaux de Paul-Claude Racamier qui a repéré, à partir des années 1970, le recours à des aménagements pervers touchant la sphère du moi, de la pensée, et des relations sociales. Dans la perversion narcissique, il s'agit d'une « propension active du sujet à nourrir son propre narcissisme au détriment de celui d'autrui[2] ». Ici, le déni porte sur la différence des êtres : c'est l'altérité de l'objet, sa subjectivité, qui est désavouée, et le pervers peut ainsi sans conséquence le réifier pour en jouir narcissiquement et/ou se prémunir contre sa perte. Avec la perversion narcissique, Racamier décrit toutefois plus qu'une pathologie, plus qu'un type de personnalité : il s'agit d'un champ, celui de la *perversité*, qui s'inscrit dans la lutte d'un individu contre la perte, la conflictualité interne, l'angoisse dépressive, l'effondrement psychique. Elle s'enracine dans les premiers temps de la vie psychique, dans une phase de fascination mutuelle normale entre la mère et le nourrisson que Racamier qualifie de *séduction narcissique*, et qui permet à ces deux êtres de se rencontrer envers et contre tout ce qui les sépare. Cette symbiose a vocation à se dissiper peu à peu, et à ouvrir à la différenciation et la tiercéité, sous l'effet d'un travail de deuil que Racamier qualifie d'*originaire* (Racamier, 1992a). Mais lorsque les voies de sortie de cette bulle narcissique se trouvent barrées, le risque est grand de voir s'enkyster une version mortifère et pathogène de la séduction narcissique : l'entité formée par la dyade mère-enfant porte alors la promesse de demeurer à jamais exempte d'altérité, d'excitation, d'ambivalence, de frustration, de castration, de perte. Cette relation de séduction narcissique, dans sa version déviante, fait le lit d'un inceste moral, auquel Racamier (1985) donne le nom d'*incestuel*. Par-delà ces destins

2. P.-C. Racamier, « Entre agonie psychique, déni psychotique et perversion narcissique », *Revue française de psychanalyse*, vol. 50(5), 1986, p. 1307.

eres | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite Toulouse 2 Jean–Jaures (IP: 176.133.114.204)

psychopathologiques, la séduction narcissique, parce qu'elle constitue le terreau de la vie psychique humaine, laisse chez tout un chacun une trace indélébile, un *potentiel perversif* universel (Racamier, 1986), qui suggère que le travail de renoncement à la séduction narcissique n'est jamais total ni définitif : toujours demeure la tentation de refluer vers le registre de l'indifférenciation et du triomphe narcissique. Le champ de la perversité ainsi délimité dépasse le cadre des seules problématiques individuelles, c'est-à-dire les perversions narcissiques caractérisées : il trouve volontiers des destins groupaux, voire collectifs, dans la constitution de *noyaux pervers*. Il s'agit de regroupements d'individus au sein de familles, d'équipes, d'institutions, de communautés, de peuples, s'organisant autour du mensonge (déni de vérité), de la disqualification (déni de valeur de l'objet), de l'ustensialisation (déni d'altérité), de l'autosuffisance sectaire (déni de dépendance), avec pour seule ambition le triomphe narcissique de quelques-uns contre tous, suscitant pour l'entourage un mélange de sidération, d'angoisse, de rage (Racamier, 1992a).

Les destins mortifères de la séduction narcissique se traduisent en particulier par une perversion narcissique de l'activité mentale, qui produit une pensée dénuée de limite, étrangère au principe de non-contradiction, au sens, à la probité. La parole y est surinvestie au détriment des êtres et de la vérité : c'est le règne du mensonge, de la falsification, de l'imposture, du non-dit, du *on-dit*. La pensée perverse est toute entière engagée contre l'accès au sens : elle opère par la confusion, via la disjonction et la déliaison. En cela, elle est une anti-pensée (Racamier, 1986, 1992a). Racamier en résume ainsi les effets : « Au plus banal, la pensée perverse, c'est l'esprit faux, le verbiage, la désinformation et l'exercice de la terreur. Au plus profond, et c'est ce qui nous intéresse au premier chef, elle excelle dans la transmission de non-pensée. […] elle décourage, démobilise et démolit la compréhension dans son principe même[3]. » La pensée perverse use volontiers d'un langage ésotérique, sibyllin, abscons, et de formules paradoxales, pour induire confusion et fascination, sidération et emprise (Racamier, 1992b ; Eiguer, 2008).

Nous avons proposé ailleurs de repérer un non-sens pervers, distinct du non-sens névrotique (le *non-sense* des poètes) autant que du non-sens psychotique (qui atteint son paroxysme dans la schizophasie). Il s'agit d'un non-sens agi, performatif, utilisé comme mécanisme intersubjectif dont la fonction est de sidérer la psyché de l'objet : il relève de l'« induction narcissique » décrite par Alberto Eiguer, produit d'une identification projective[4]. C'est un non-sens paradoxal : il s'affranchit des contraintes du sens, tout en en revendiquant les prérogatives,

3. P.-C. Racamier, « Pensée perverse et décervelage », *Gruppo*, n° 8, 1992, p. 56-57.
4. A. Eiguer, « La perversion narcissique, un concept en évolution », *L'information psychiatrique*, n° 84, 2008, p. 196.

eres | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite Toulouse 2 Jean–Jaures (IP: 176.133.114.204)

et c'est en cela qu'il relève de la *Verleugnung*. Il procède par une confusion active entre les deux principes régulateurs de circulation de la libido dans l'appareil psychique, repérés par Freud dans sa première métapsychologie : le processus primaire et le processus secondaire, et leurs corollaires, l'identité de perception et l'identité de pensée, le principe de plaisir et le principe de réalité. Le langage y est subverti : cumulant des propriétés inconciliables, il jouit de la liberté propre au processus primaire, tout en se prévalant de la force d'impact sur la réalité caractéristique de la pensée secondarisée (Poupart, 2022b). En d'autres termes, le non-sens pervers se caractérise par un désaveu de la *rupture épistémologique* prônée par Gaston Bachelard, qui soutient la nécessité de distinguer radicalement, dans l'activité de pensée, les registres de la poésie et de la science, du rêve et de la raison, de la pensée analogique et de la pensée conceptuelle.

L'idéologie : entre déni psychotique et désaveu pervers

On connaît la proximité entre paranoïa et perversion narcissique : elles s'inscrivent dans un continuum et semblent pouvoir se substituer l'une à l'autre chez un même sujet, ou se potentialiser au sein d'un groupe familial (Racamier, 1986 ; Eiguer, 2021). Comment situer l'idéologie au regard de ce modèle ? Dans les dernières lignes de *Constructions dans l'analyse*, Freud évoque les « délires » de l'Humanité considérée comme un tout. Ils partageraient avec les délires psychotiques individuels la contradiction de la réalité et l'imperméabilité à la critique, qu'ils tiennent du morceau dénié de vérité historique qu'ils contiennent (Freud, 1937). Freud suggère ici une analogie entre le phénomène idéologique et le fonctionnement psychotique. C'est aussi la position défendue au début des années 1960 par le psychiatre et philosophe Joseph Gabel, influencé par la pensée marxiste critique de Georg Lukács. Gabel s'en inspira pour élaborer une conception originale de l'idéologie, qu'il développa dans une thèse d'État dirigée par Eugène Minkowski. Il y soutient que l'idéologie découle d'une conception réifiée de la société : elle ne tient compte ni de la réalité (elle est utopique, et en cela autistique) ni de l'Histoire (elle est antidialectique et antihistorique). L'idéologie tend à spatialiser le temps (à l'instar du géométrisme morbide décrit par Minkowski dans la schizophrénie), si bien qu'elle s'autorise à réécrire l'Histoire, comme s'il s'agissait d'un espace dans lequel on peut circuler dans toutes les directions, pour y opérer diverses modifications : Gabel est un admirateur d'Orwell, et il cite volontiers *1984*. Pour Gabel, il existe ainsi une identité de structure entre la schizophrénie et l'idéologie : ce sont deux formes de la *fausse conscience* (l'une clinique, individuelle, l'autre sociologique, collective). S'il considère que l'idéologie a souvent des « effets pervers » (en aveuglant les idéologues, elle les amène à faire des choix funestes

eres | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite Toulouse 2 Jean–Jaures (IP: 176.133.114.204)

pour eux-mêmes), c'est toutefois essentiellement de la psychose qu'il la rapproche (Gabel, 1962).

D'autres auteurs s'appuient davantage sur le modèle de la perversion pour rendre compte des formations idéologiques. Janine Chasseguet-Smirgel et Bela Grunberger (sous le pseudonyme d'André Stéphane) se sont appuyés sur l'analyse des discours idéologiques entourant les évènements de *Mai 68*, pour décrire un *narcissisme cosmique* dans lequel ils voient la structure du contestataire. Il s'agit d'une position subjective entièrement soumise au principe de plaisir, caractérisée par une régression orale-narcissique, donc un refus des contraintes aussi bien de l'analité (différence dedans/dehors et plaisir/réalité, principe de non-contradiction) que de l'Œdipe (tiercéité, interdit de l'inceste, menace de castration) (Stéphane, 1969). Cette position psychique s'accompagne d'un rapport magique au savoir et au langage, où triomphent le moi, le principe de plaisir, le *tout ou rien*, au détriment du doute, de la nuance, de l'ambivalence. Plus récemment, René Kaës a défini la *position idéologique* comme « une organisation narcissique fondée sur un déni collectif de perception de la réalité au profit de la toute-puissance de l'Idée, de l'exaltation de l'Idéal et de la mise en place d'une Idole, ou fétiche[5] ». Il invite à ne pas considérer l'idéologie uniquement sous un angle pathologique ou mortifère. Elle remplit d'abord une fonction structurante, mais peut dériver vers une modalité clôturante, inquisitrice, destructrice. Pour Kaës, c'est du côté de la perversion qu'il faut chercher la structure de l'idéologie, dans la mesure où celle-ci recourt, dans son rapport au savoir, aux mêmes mécanismes de défense que le fétichisme : désaveu, clivage, surestimation narcissique, idéalisation d'un objet partiel. L'idéologie s'organise selon un processus de fétichisation, à rebours de la reconnaissance de l'angoisse de castration, de la perte, de la différence : dans l'idéologie, la croyance a le caractère d'un objet fétichique. Le processus idéologique aboutit à l'élaboration d'un système de représentation qui a pour fonction de clôturer l'activité de fantasmatisation. Cette clôture opère à la fois sur le groupe (vécu comme homogène, d'où toute différenciation a été expulsée), la parole (le discours idéologique ne tolère aucune contradiction, aucune faille, ni aucun usage métaphorique du langage) et le savoir (le discours idéologique se substitue aux autres savoirs, qu'il exclut). Cette clôture fournit au discours idéologique une illusion de complétude qui exerce un effet de fascination et de séduction : il nous semble que Kaës rejoint ici certaines considérations de Racamier sur les noyaux pervers.

Il apparaît donc pertinent de distinguer, au sein de l'idéologie, deux versants : d'une part, ce qui relève du scotome, du déni manifeste de certains aspects de la réalité, de l'aveuglement plus ou moins volontaire, de l'hallucination négative, et, d'autre part, ce qui témoigne d'une

5. R. Kaës, *L'idéologie. L'idéal, l'idée, l'idole*, Malakoff, Dunod, 2016, p. 83.

eres | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite Toulouse 2 Jean–Jaures (IP: 176.133.114.204)

mécanique fétichique. C'est aussi ce que soutient Bernard Chouvier (2016), en distinguant dans les idéologies ce qui relève de mécanismes paranoïaques (déni et projection psychotiques) et d'une modalité défensive empruntée au monde de la perversion, lorsque l'idéologue s'ingénie à transgresser la loi et à réifier l'objet, au service de son propre triomphe narcissique. Nous dirions, pour notre part, que la première lignée relève d'un déni portant sur la perception de la réalité ; dans la seconde, il opère sur la médiation entre le sujet et la réalité : la forme du discours, les lois logiques, la définition des mots, les règles de la syntaxe, c'est-à-dire tout ce qui régit la production et le partage du sens. Il paraît justifié de parler de *perversion idéologique* pour désigner ce versant de l'idéologie, en particulier lorsqu'il est au premier plan. Sophie de Mijolla-Mellor a parlé de *subversion idéologique* pour décrire la façon dont une idéologie peut être dévoyée par des forces sous-jacentes. Elle s'étaye sur la conception marxiste de l'idéologie, qui la considère comme une superstructure étroitement déterminée par les modes de production et les rapports de forces économiques. Elle voit, par exemple, dans l'idéologie nazie le produit d'une manœuvre de l'industrie et de la finance qui auraient subverti l'idéologie socialiste au fondement du NSDAP (de Mijolla-Mellor, 2016). Cette explication mériterait d'être discutée, notamment au regard d'autres facteurs (historiques, philosophiques, religieux, socio-politiques, psychologiques) qui ont déterminé l'émergence du nazisme et ses conséquences funestes. Quoi qu'il en soit, la perversion idéologique que nous évoquons est à distinguer d'une subversion de l'idéologie : il ne s'agit pas pour nous de considérer le dévoiement d'une idéologie par des intérêts cachés, mais plutôt d'envisager une dimension ou un moment d'une idéologie, dès lors qu'elle favorise la mise en jeu d'aménagements de la lignée perverse. La perversion idéologique est aussi à distinguer de l'*« inversion idéologique »* décrite par Bernard Chouvier, qui correspond au retournement en son contraire de l'aveuglement idéologique en vérité scientifique, tel qu'on l'observe tout particulièrement dans la pensée conspirationniste[6].

Conformément au paradigme de la perversion rappelé plus haut, une idéologie peut être qualifiée de perverse dès lors qu'elle opère un désaveu sur l'une des grandes différenciations qui soutiennent la pensée. Deux modalités de cette opération nous paraissent emblématiques. En premier lieu, il s'agit d'un désaveu portant sur la réalité elle-même : lorsqu'un idéologue, ne pouvant plus ignorer la réalité, mais ne pouvant se résoudre à abandonner ses croyances erronées (lourdes d'enjeux libidinaux et narcissiques), se trouve contraint de les faire coexister. La perversion idéologique peut donc consister à soutenir simultanément deux propositions qui s'excluent : l'une compatible

6. B. Chouvier, *Les fanatiques*, Paris, Odile Jacob, 2016, p. 211.

eres | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite Toulouse 2 Jean–Jaures (IP: 176.133.114.204)

avec la réalité, l'autre en désaccord avec elle. En cela, l'une des formes rhétoriques caractéristiques de la perversion idéologique est la *duplicité*, qui consiste, par exemple, à soutenir de front un discours radical (irréaliste, faux, rationnellement ou moralement intenable, mais séduisant) et un discours édulcoré (modéré, terne, mais incontestable, donc propre à neutraliser la contradiction en la ridiculisant ou la diabolisant). La dimension perverse ne consiste pas seulement à les faire coexister (ce qu'on appelle couramment la mauvaise foi), mais à les mêler inextricablement : on reconnaît ici, en partie, ce qui fut décrit par George Orwell dans *1984* sous le nom de « doublepensée » *(doublethink)*. L'idéologie, qui consiste à idéaliser et idolâtrer une idée, sans considération pour la réalité, prend une forme perversive lorsque, non contente de soutenir une idée fausse, un mensonge, elle désavoue l'idée même de vérité. Une autre opposition structurante, volontiers désavouée dans le discours idéologique lorsqu'il se pervertit, est celle qui distingue les deux registres de la vie psychique, le primaire et le secondaire : un propos à prétention intellectuelle attribue alors arbitrairement à la libre association et au pouvoir évocateur du langage une valeur argumentative. C'est le cas lorsque l'analogie perd sa fonction métaphorique pour être élevée au rang de concept, que les homophonies sont présentées comme des synonymies, les intuitions comme des démonstrations, les mots d'esprit comme des arguments, et finalement que les paradoxes et les obscurités d'un discours sont supposés être la garantie de sa profondeur. Ce style rhétorique caractéristique a connu un vif succès dans la pensée philosophique des années 1960-1970.

Le relativisme épistémique, archétype de la perversion idéologique

Dans la seconde moitié du XXe siècle, la vie intellectuelle française fut le terreau d'un renouveau antimoderne et antirationaliste, largement influencé par la pensée de Martin Heidegger. Le constructivisme social, qui fut libérateur à bien des égards en mettant en évidence le caractère contingent de faits ou de comportements jusqu'alors considérés comme naturels, fut arbitrairement généralisé par certains penseurs français à la vérité et la connaissance elles-mêmes, menant à un relativisme épistémique radical. Sur le plan pratique, ce relativisme est intenable : on peut supposer que même le philosophe le plus farouchement opposé au concept de vérité objective, s'il se trouvait accusé d'un crime qu'il n'a pas commis, clamerait comme n'importe qui que « ça n'est pas vrai ! » La doctrine relativiste « semble formidablement supérieure aussi longtemps qu'elle se réfère à des opinions concernant des choses abstraites ; elle échoue dès les premiers pas dans la vie

eres | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite Toulouse 2 Jean–Jaures (IP: 176.133.114.204)

pratique[7] », écrivait déjà Freud en 1933, qui prit clairement position contre la tentation « nihiliste » d'abolition de la science, qui consiste à la réduire à une illusion collective, fruit des besoins de ceux qui la produisent. Par ailleurs, le reproche qui est fait aux concepts de vérité et de raison, d'être des constructions occidentales imposées aux autres cultures humaines, est indéfendable d'un point de vue factuel : il paraît établi que la rationalité est apparue très tôt dans l'Histoire de l'espèce humaine (on peut penser, par exemple, aux capacités de raisonnement hypothético-déductif requises par le chasseur paléolithique pour la pratique du pistage[8]), qu'elle s'acquiert *universellement* au cours du développement de l'enfant humain, et qu'elle est partagée dans une certaine mesure par de nombreuses espèces animales. Le relativisme épistémique est donc faux (mais ce n'est, par définition, pas un contre-argument recevable aux yeux de ses tenants), mais aussi intrinsèquement paradoxal : il consiste, d'un point de vue strictement logique, à considérer comme vrai qu'il n'existe pas de vérité. De même, les philosophes qui soutiennent cette position se trouvent contraints d'employer l'argumentation rationnelle pour dénoncer l'indigence de la raison et la vanité de la démarche argumentative. C'est ce caractère paradoxal qui inscrit de fait cette approche philosophique dans le registre du désaveu pervers. En dernier ressort, le relativisme cognitif se neutralise lui-même, puisque, si tout est relatif, la thèse relativiste est elle-même relative, réduite à la position subjective du philosophe relativiste. Elle ne saurait donc être soutenue sans s'auto-contredire. Nous proposons d'illustrer brièvement les procédés pervers dont relève l'idéologie relativiste, à partir d'exemples issus de l'œuvre de quelques-uns des intellectuels ayant contribué, d'une manière ou d'une autre, à son succès. Soulignons d'emblée, afin de dissiper tout malentendu, qu'il ne s'agit pas de réduire leur œuvre à cet aspect de leur discours, ni de négliger leur contribution à la pensée philosophique, ni encore de diagnostiquer chez eux une quelconque perversion, mais seulement de repérer comment ils ont pu mettre en œuvre, délibérément ou non, transitoirement ou durablement, certains des procédés que nous cherchons ici à discuter.

Jacques Bouveresse a, par exemple, souligné que l'usage que fit Michel Foucault du terme de vérité a pu parfois reposer sur une confusion entre la vérité et la croyance : il lui reproche « de n'avoir jamais traité que des mécanismes, des lois et des conditions historiques et sociales de production de l'assentiment et de la croyance, et d'avoir tiré

7. S. Freud, « Sur une *Weltanshauung* » (1933), dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 235.
8. Voir L.W. Liebenberg, « Persistence hunting by modern hunter-gatherers », *Curr Anthropol* 47, 2006, p. 1017-1025.

eres | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite Toulouse 2 Jean–Jaures (IP: 176.133.114.204)

de cela abusivement des conclusions concernant la vérité elle-même[9] ». Ce procédé nous paraît relever du paradigme de la perversion, puisqu'il consiste à désavouer une distinction essentielle à la pensée et à la production du sens. Cela se traduit par la *duplicité* que nous évoquions précédemment, mêlant ici une affirmation incontestable (l'influence du contexte historique sur la production des discours se prévalant de la vérité) et une autre intenable (en laissant entendre que la vérité ne serait qu'un effet du discours, d'une *politique de vérité*). De même, lorsque Bruno Latour a affirmé plus récemment que Ramsès II n'a pas pu mourir de la tuberculose qui n'a été inventée qu'au XIXe siècle, il a soutenu à la fois une évidence incontestable (la compréhension de sa mort n'a pas pu être antérieure à la découverte du bacille qui l'a tué) et un non-sens provocateur (le bacille de la tuberculose n'existait pas avant d'être socialement construit par le discours scientifique) [Boghossian, 2009]. L'une des inventions conceptuelles les plus emblématiques de cette période, et qui est le pendant de ce constructivisme social généralisé aux faits, est la notion de *déconstruction*, traduction de l'allemand *Abbau* utilisé par Heidegger, et que Jacques Derrida contribua à populariser. Ce qu'il s'agit en dernier ressort de déconstruire n'est rien de moins que la pensée rationnelle et le concept de vérité objective, considérés comme relevant d'une métaphysique périmée. Cette posture philosophique ouvre ainsi la voie à un relativisme épistémique radical, qui invite à traiter toute connaissance, tout concept, toute argumentation, comme le fruit d'une construction nécessairement suspecte et appelant à être démasquée. Mais le produit de cette déconstruction appelle lui-même à être déconstruit, et ainsi de suite, sans jamais aboutir à un savoir absolu ni rencontrer aucun point de butée, puisqu'il n'y a plus de hors-texte, de hors-contexte, la seule chose échappant à la déconstruction étant la démarche déconstructive elle-même (Taguieff, 2022). Cette démarche herméneutique illimitée a conduit certains intellectuels à s'exempter de la méthode dialectique, pour finalement revendiquer le droit de se jouer, dans la controverse philosophique, de la distinction bachelardienne entre divagation poétique et pensée conceptuelle. Toute extériorité objectivante étant réduite à un leurre, l'indice de vérité d'un propos ne relève plus de critères rationnels et logiques, mais de la réputation et du charisme de son auteur. Dans le champ de la psychanalyse, Chasseguet-Smirgel et Grunberger (1969) ont, pour leur part, formulé une critique sévère à l'endroit de certains discours idéologiques de cette époque, dénonçant le pouvoir de séduction d'un style qualifié de poétique, hermétique, illimité, ineffable, relevant, selon eux, d'une relation narcissique (plutôt qu'œdipienne) aux concepts qu'il véhicule. Plus généralement, le philosophe britannique Roger Scruton a décrit l'invention par les intellectuels français d'après-guerre

9. J. Bouveresse, *Nietzsche contre Foucault. Sur la vérité, la connaissance et le pouvoir*, Marseille, Agone, 2016, p. 15.

eres | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite Toulouse 2 Jean–Jaures (IP: 176.133.114.204)

de ce qu'il nomme une « machine à non-sens », définie comme un style qui consiste à éclipser le fond derrière la forme, au détriment du sens. Ce style autorise la production d'un discours dispensé des contraintes syntaxiques et sémantiques qui conditionnent l'intelligibilité et le débat contradictoire (Scruton, 2015) : nous retrouvons ici certaines des propriétés de la pensée perverse, et l'usage caractéristique du langage qu'elle induit.

***

Soulignons pour conclure que le relativisme de la connaissance, dans lequel nous avons proposé de voir un cas emblématique de perversion idéologique, ne saurait se réduire à un exercice littéraire ou un jeu de l'esprit sans conséquence, dans la mesure où il a des effets politiques bien réels. Il est volontiers instrumentalisé par les régimes politiques illibéraux, et constitue même l'un des leviers du totalitarisme si l'on en croit Hannah Arendt (1951), pour qui le sujet idéal du règne totalitaire est celui qui a renoncé à la distinction expérientielle entre le vrai et le faux, et à la distinction cognitive entre les faits et la fiction. La référence à une réalité extrinsèque à l'observateur constitue le socle des institutions démocratiques, qu'il s'agisse de l'école, de la justice, des médias, et bien sûr de la science. C'est pourquoi George Orwell écrivait, en 1944, que le plus inquiétant dans le totalitarisme n'est pas tant les atrocités qu'il commet, que l'attaque qu'il porte au concept de vérité objective (Orwell, 1943-1947).

Bibliographie

Arendt, H. 1951. *Les origines du totalitarisme. Le système totalitaire*, Paris, Le Seuil, 1972.

Bachelard, G. 1949. *La psychanalyse du feu*, Paris, Gallimard, 1976.

Boghossian, P. 2009. *La peur du savoir. Sur le relativisme et le constructivisme de la connaissance*, Marseille, Agone.

Bouveresse, J. 2016. *Nietzsche contre Foucault. Sur la vérité, la connaissance et le pouvoir*, Marseille, Agone.

Chouvier, B. 2016. *Les fanatiques*, Paris, Odile Jacob.

Eiguer, A. 2008. « La perversion narcissique, un concept en évolution », *L'information psychiatrique*, n° 84, p. 193-199.

Eiguer, A. 2021. *Le pervers narcissique et son complice*, Malakoff, Dunod.

Freud, S. 1905. *Trois essais sur la théorie de la sexualité*, Paris, Gallimard, 1962.

Freud, S. 1927. « Le fétichisme », dans *La vie sexuelle.* Paris, Puf, 2004, p. 133-138.

Freud, S. 1933. « Sur une *Weltanschauung* », dans *Nouvelles conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Gallimard, 1984, p. 211-243.

Freud, S. 1937. « Constructions dans l'analyse », dans *Résultats, idées, problèmes 1921-1938*, Paris, Puf, 1985, p. 269-281.

Freud, S. 1938. « Le clivage du moi dans les processus de défense », dans *Résultats, idées, problèmes 1921-1938*, Paris, Puf, 1985, p. 283-286.

eres | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite Toulouse 2 Jean–Jaures (IP: 176.133.114.204)

GABEL, J. 1962. *La fausse conscience*, Paris, Éditions de Minuit, 1969.

HEINICH, N. 2006. « La sociologie à l'épreuve des valeurs », *Cahiers internationaux de sociologie*, n° 121(2), p. 287-315.

KAËS, R. 2016. *L'idéologie. L'idéal, l'idée, l'idole*, Malakoff, Dunod.

LACAN, J. 1956-1957. Le Séminaire, Livre IV, *La relation d'objet*, Paris, Le Seuil, 1994.

LIEBENBERG, L.W. 2006. « Persistence hunting by modern hunter-gatherers », *Current Anthropology*, 47, p. 1017-1025.

MIJOLLA-MELLOR, S. de. 2016. « Les idéaux, les idéologies et leur subversion », *Revue de psychothérapie psychanalytique de groupe*, n° 67, p. 27-40.

ORWELL, G. 1943-1947. *À ma guise*, Marseille, Agone, 2008.

ORWELL, G. 1950. *1984*, Paris, Gallimard, 2017.

POUPART, F. (sous la direction de). 2022*a*. *Le cadre clinique et institutionnel du psychologue. Boussole éthique, outil diagnostique, levier thérapeutique*, Toulouse, érès.

POUPART, F. 2022*b*. « Perversion narcissique et "confusion de langues" chez les personnages de Lewis Carroll », *Cliniques méditerranéennes*, n° 105(1), p. 251-263.

RACAMIER, P.-C. 1986. « Entre agonie psychique, déni psychotique et perversion narcissique », *Revue française de psychanalyse*, vol. 50(5), p. 1299-1309.

RACAMIER, P.-C. 1992*a*. *Le génie des origines*, Paris, Payot.

RACAMIER, P.-C. 1992*b*. « Pensée perverse et décervelage », *Gruppo*, n° 8, p. 45-64.

RACAMIER, P.-C. 1995. *L'inceste et l'incestuel*, Malakoff, Dunod, 2010.

SCRUTON, R. 2015. *L'erreur et l'orgueil*, Paris, Éditions du Toucan, 2019.

STÉPHANE, A. (alias J. Chasseguet-Smirgel et B. Grunberger). 1969. *L'univers contestationnaire*, Paris, Payot.

TAGUIEFF, P.-A. 2022. *Pourquoi déconstruire ? Origines philosophiques et avatars politiques de la* French Theory, Saint-Martin-de-Londres, H&O.

eres | Telecharge le 18/11/2025 sur https://shs.cairn.info via Universite Toulouse 2 Jean–Jaures (IP: 176.133.114.204)